



BÉCAUD

Les Ballades Du Baladin

GAINSBOURG

Requiem Pour Un Twisteur

MANO SOLO

La Marmaille Nue
au temps
des Années Sombres

Thomas FERSEN
Jérôme CHAUVIN
Francis LEMARQUE
Pierre VASSILIU...
et, *Stéthoscopie*:



VINYL "Musique Hors Business" - N° 5 - Septembre - Octobre 1995

ISSN 1254-1850



N° 5 - Sept-Octobre 95

Rédac-Chef : Robin RIGAUT
Coordinateur : Alain RIVED
Compo, PAO : VINYL
& Christine LETELLIER

Rédacteurs & Collaborateurs :

Xavier BARRERE
Sarah DENOIRJEAN
Christine LETELLIER
Michel RAYBAUD
Robin RIGAUT
Alain RIVED
Frédéric SAINT ANTOINE
Eddy TORIAL
Christian VALMORY

1000 mercis à ceux sans qui...:

Virginie, Marie-Christine,
Christian, Thierry, Olivier & la bande
des médiathèques de S.Q. en Y.,
Martine & Denis,

CRÉDITS PHOTOS :

Jérôme Ducrot (couv + p.11),
Jacques Aubert / Phonogram
(couv + pp. 5, 19 et dos couv),
X et Gaya (p.6).

SOMMAIRE

- 3 ÉDITO Virtual ?
- 6 BÉCAUD Les Ballades du Baladin (II)
- 12 MANO SOLO La Marmaille Nue au temps
des Années Sombres
- 14 courrier (suite) et autres Potins...
- 16 *stéthoscopie* "Avec Le Temps"
- 19 GAINSBURG Requiem pour un twisteur (I)
- 24 VRAC - VINYL
& PETITES ANNONCES



5

VINYL

"Musique Hors Business"
(association loi 1901)

23 rue des menus plaisirs - 78690 LES ESSARTS LE ROI
TÉL + FAX : 34 84 69 01

revue bimestrielle - dépôt légal à parution

ABONNEMENT ANNUEL (6 numéros) : 200 F.

Il y a des actualités auxquelles je n'ai pas envie d'échapper et que je voudrais "bizness" pour que personne n'y coupe. Matin midi et soir, comme un médicament contre tout ce qui ne va pas, et entre-temps, comme l'en-cas du réconfort.

Ça s'appelle **Du Côté De Chez Léa** Des chansons de Ferré interprétées par Mama Béa, pour faire d'une pierre deux coups. Car Mama Béa qui chante Ferré, par le choix des titres et l'option des arrangements, c'est plus que jamais Mama Béa qui chante ! Ça, c'est un bon point pour ceux qui l'aiment. Pour les inquiets qui n'écoutent Ferré que par lui-même... Trop de respect tue la création. Léo Ferré appartient à tout le monde et c'est ce qui le rend inoubliable. La chanson est à celui qui se l'approprie, de quelques manières que ce soit et c'est ce qui la rend populaire. Quand Christine Letellier, dans *Léo, complément d'infos...* (VINYL N° 4) parle de "notre" déception à l'écoute de ce disque, je ne me sens pas des siens. Bien sûr, **Du Côté De Chez Léa**, enregistré en studio, a les limites du support qu'il nous impose. Comparativement, la version en public des **Anarchistes** en présence de Léo Ferré, — et surtout si on y était — restitue l'émotion intacte, mais puisque ce moment était un "sommet", ouvrons la scène à Mama Béa pour constater qu'elle chante toujours à haute altitude.

PS : Lire l'interview de Mama Béa dans *Je Chante!* n°17 et la critique du disque dans *Chorus* n°12.

Sarah Denoirjean

Mon cher Eddy Torial,

je pense que ton anonyme de Guyancourt a déclenché sans le vouloir une véritable "bataille d'Hemani". Voilà quelqu'un que VINYL dérange sans doute, puisqu'il a pris la peine d'écrire ! Plus qu'un acte de lâcheté, son anonymat est, à mon avis, délibérément méprisant. Ce Monsieur X imagine sans doute que le lecteur d'une revue où se cotoient sans protocole ni hiérarchie, des gens aussi divers que Bécoud, Sparks, Périzat, Octaves ou Juliette, est forcément dispersé et incapable de faire un choix, car lui, Mr X, a déjà fait le sien, et définitivement. Il est rock ou jazz, mais pas les deux et surtout pas chanson française, ou l'inverse.... Car, au fait, il aime quoi ?

Des revues comme *Connaissance des Arts* ou *Beaux Arts* parlent de peinture, sculpture, gravure, architecture. Leur demande-t-on quel "lectorat" ils "visent" ? Pareil pour la musique; elle est plurielle. Qui peut aujourd'hui définir avec certitude ce qu'est le Jazz ou le Rock ? Country, salsa, blues, reggae, funk, soul, rap, etc..., tout cela s'interpénètre depuis pas mal de temps, les contours de ces musiques sont de plus en plus malléables, et c'est tant mieux ! Que fait Charlie Watts, batteur des *Stones*, lorsqu'il s'ennuie ? il monte un big-band de

Courrier

2^e couche..

Jazz dont il sait très bien que les ventes n'atteindront pas le centième de celles de ses *Pierres qui roulent* ! Après Freddy Mercury (Queen) avec Montserrat Caballe, on a vu Bono (U2) en duo avec Sinatra puis Pavarotti... Après Bécoud et son Opéra, c'est Paul McCartney qui se met à l'Oratorio... Quant à Peter Gabriel, il est aujourd'hui l'un des plus ardents promoteurs de World-Music ! Et VINYL ? On ne peut pas dire que les carrières de Sheller, Laffaille, Joe Jackson ou Vassiliu soient marquées du sceau de l'unité ! Tous ces gens s'enrichissent mutuellement. C'est ce qu'on appelle la "fertilité croisée", et c'est un peu le principe de *Bouillon de Culture*. Un truc que Monsieur X ne semble pas avoir compris....

Michel Raybaud - 06 - Nice

Hello VINYL, je tiens à te féliciter de vive plume pour ton idée tout simplement géniale ! Allons, pas de modestie entre nous....

Moi qui ai grandi sans musique, je découvre enfin des sentiers sauvages et m'éloigne de ces routes aménagées par des milliers de fans pour des stars dont on attend plus grand-chose, hormis leurs compils. Je ne les renie pas, ils ont commencé mon éducation musicale et ont su me faire vibrer à une époque. Je parle des U2, Pink Floyd, Dire Straits, Rolling Stones... et j'en passe de plus connus. Je reste en fait une adepte de la chanson française. C'est sans doute dû à mon incompréhension de l'anglais....

Muriel Dixneuf - 30 - St Victor

Bonjour Docteur,

Mon cas est désespéré. J'adhère complètement à l'esprit de VINYL, suis plutôt branchée chanson française, (mais sans m'y limiter, n'en déplaît à votre "anonyme" du XXe Siècle), ai adoré vos recherches sur Abrial, Laffaille, Charlebois et Blanchard (à quand un papier sur Thiéfaïne ?), ai découvert un Bécoud que je ne connaissais pas et apprécié la réelle ouverture de vos pages aux lecteurs (voir toutes les nouvelles signatures du VINYL 4) et suis prête à faire à mon tour partie de ces rédacteurs occasionnels, seulement voilà : le sujet qui me tient à cœur cadre-t-il vraiment avec le concept "hors-bizness" de VINYL et ce qu'en attendent les lecteurs ?

Il s'agit de Björk, chanteuse islandaise qui :

— n'est pas française, donc,

— chante en anglais (plus facile pour nous que l'islandais !),

— a fait, depuis plusieurs années, quelques couvertures de magazines,

— se compromet parfois dans des arrangements qui frisent la Techno (aaargh !)

— est donc (j'ose le dire ?) ...à la mode !

— et n'est même pas un "Top-model", le look esquimau n'étant pas encore entré dans les canons en vigueur....

Alors, Docteur, que penser d'un tel intérêt, pour quelqu'un qui, a priori, ne correspond à aucun de mes critères, mais pour laquelle j'ai pourtant une passion que je ne saurais expliquer ? J'attends votre diagnostic....

Sophie S. - dernier igloo avant autoroute

Par définition, une "passion" ou un coup de foudre n'ont guère à se justifier. Comme disait "Tonton Georges" : "ça n'se commande pas" ! Votre énumération (peu valorisante, il est vrai et sans aucun rapport avec les réels talents de "Tesquimaude") ne "cadre" peut-être pas avec l'idée que certains se font de VINYL, mais parfaitement avec l'option première de la revue, celle du Coup de Cœur ! A ce titre, votre sujet est donc le bienvenu, quitte à réveiller d'autres anonymes !...

Bonne idée que cette page "Nouvelles en Vrac" nous tenant informés des sommaires de "confrères" introuvables en kiosque...

Patrick - 33 - Bordeaux

Et ils sont nombreux dans ce cas ! Nos choix sont donc totalement incomplets et délibérément subjectifs ...

Comment oublier par exemple nos valeureux "cousins" québécois qui publient depuis une dizaine d'années le formidable bimestriel *Chansons* ?

Hostie de journal ! Le dernier N° nous offre le retour de Jean-Pierre Ferland (c'est quand qu'il "revient chez nous" ?), un excellent papier sur Ricet Barrier et une fort intéressante étude ("emballez-nous") sur le packaging (?) du CD qui rejoint assez l'avis des VINYLmaniaques de "CD or not CD" (voir VINYL 2) !!

Pas en kiosque non plus, mais tu peux t'y abonner à l'adresse suivante :

1340, boulevard St Joseph Est
Montréal, QUEBEC H2J 1M3
CANADA

"Une revue n'est vraiment vivante que si elle... mécontente à chaque sortie, au moins un bon (!) cinquième des habitués.

La justice consiste simplement à ce que ce ne soient pas toujours les mêmes qui soient dans le cinquième évoqué..."

Charles Péguy

UNE CHANSON AU STÉTHOSCOPE



Cette nouvelle rubrique a pour objectif d'écouter une chanson en ses profondeurs. Elle sera unique ou connaîtra d'autres éditions au gré de nos désirs et des vôtres. VINYL n'est en effet que de passions.

AVEC LE TEMPS

Paroles et musique de Léo Ferré

UN CONTEXTE DE DÉSESPOIR



Parue en 1971, la chanson *Avec le temps* est étroitement ancrée dans la biographie de l'auteur. 68 est la date d'une rupture conjugale. Ferré fait sa "révolution personnelle" et s'en va sur

les routes au gré des lieux de concerts en compagnie de son pianiste Popaul et de son "secrétaire" Maurice Frot. Parce qu'elles n'ont plus de havres que d'infortune, ces pérégrinations professionnelles des copains de la neuille revêtent les formes désespérées de l'errance :

*"Les souvenirs de ceux qui n'ont plus de maison
Se traînent dans les bars et sur les autoroutes"*

Si l'appellation de "révolution personnelle" est rétrospectivement volontariste pour se donner à croire que son destin a été choisi et non pas subi, les sentiments d'alors, *"Homme ou chien c'est pareil"*, laissent présager du plus funeste dénouement :

*"On était trois copains avec une tragédie
Et puis ce chien perdu tout prêt à se suicider",*

à moins que ne se rencontre un marin-sémaphore pour sauver les "étrangers" en déroute.

La place chronologique de *Avec le temps* dans l'œuvre, inscrit cette chanson dans un contexte psychologique particulier. La chape de désespoir qui recouvre nombre de textes de Léo Ferré en ce début des années 70 est mise en avant dans les albums éponymes. Le titre pose à lui seul un climat de totale dérégulation : *La Solitude* (1971), *Il n'y a plus rien* et *Basta !* (1973). Dès 1969, Léo Ferré multiplie les œuvres testamentaires en enregistrant deux poèmes du recueil *Poète... vos papiers !* (1956) : *À Toi et Le Testament*. Les légataires du long texte *Testament phonographe* indiquent que ce poème date également de cette période. Les poèmes mis en musique à cette même époque sont un écho aux propres tourments de Léo Ferré, notamment avec l'œuvre de Guillaume Apollinaire. *La Chanson du Mal-Aimé*, créée pour la première fois en 1954 avec voix solistes, est reprise par Ferré seul. *L'Adieu* est enregistré sur la face B du 45 tours de l'édition originale de *Avec le temps*. Les hésitations apollinairiennes du Mal-Aimé entre fidélité et oubli se retrouvent dans la chanson de Léo Ferré.



La vérité (hélas) générale (les sentiments les plus forts sont consumés par le temps) exprimée dans un style dépouillé qui emploie le pronom impersonnel "on" favorisant l'identification fait de *Avec le temps* une chanson universelle qui peut être chantée au masculin comme au féminin.

LE TRAVAIL DU TEMPS

Le thème de la chanson, l'écoulement du temps et son œuvre, posé par le titre et repris en refrain, ouvre le texte. La mise en valeur de la locution adverbiale par la répétition et l'antéposition se double d'une précision sémantique. "Avec le temps" qui n'indique qu'une longue durée est vu sous son déroulement irréversible, le temps [qui] va :

*"Avec le temps...
Avec le temps, va (...)"*

La conclusion de la phrase suit immédiatement cette proposition : *"tout s'en va"*. L'action du temps est d'autant plus pernicieuse que son travail d'érosion demeure longtemps imperceptible à cause de sa lenteur. Comme une photo passe à la lumière, le passé et les souvenirs pâlisent, *"Avec le temps tout s'évanouit"*. L'œuvre du temps qui s'accompagne inéluctablement d'une déperdition sera développée dans la suite de la chanson et le pronom indéfini "tout" illustré.

Comme une batterie se décharge, l'homme oublie ce qu'il a vécu et sa vie présente perd de son intensité. Le verbe "oublier", employé quatre fois dans la chanson, apparaît dans deux vers construits sur le même schéma :

On oublie + Nom // et l'on oublie + NOM

Contre l'économie de la langue qui invite à mettre en facteur commun le groupe sujet-verbe plutôt que de le répéter (on oublie + Nom et + Nom), sa reprise à l'initiale de chaque hémistiche confère à l'alexandrin une organisation symétrique. Répétition et régularité de la construction syntaxique soulignent le caractère permanent et inexorable du temps qui tout efface.

Autres effets du temps, la vieillesse, et l'extrême fatigue (de vivre ?) exprimées par une comparaison courante :

"Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu".

Le participe passé "blanchi" évoque immédiatement les cheveux blancs mais c'est aussi une notation de l'absence de l'être, fantôme dans sa propre vie.

UNE CHANSON D'AMOUR ?

Léo Ferré signalait parfois sur scène que la présence de *Avec le temps* sur un album intitulé "chansons d'amour" était une erreur de la part de l'éditeur. Sans la rejeter aussi

catégoriquement, l'appellation mérite néanmoins d'être précisée.

UN AMOUR AU PASSÉ

Ce "tout" qui s'enfuit est un amour au passé :

"On oublie le visage et on oublie la voix".

Pour oublier ainsi les traits de l'être aimé, il faut que la séparation soit consommée depuis longtemps. Hormis les vérités générales et universelles sur l'œuvre du temps indiquées au présent atemporel, les verbes de la chanson sont conjugués au "présent passé à l'imparfait du spleen" (*Requiem*). Avec *le temps* est donc une chanson d'amour sur le mode du regret.

LA RELATION AMOUREUSE

L'amour porté à l'autre est conscient de la force de son attachement :

"L'autre qu'on adorait", "L'autre à qui l'on croyait".

Mais bien plus qu'une analyse de ses sentiments et de sa foi, *Avec le temps* donne à voir ce que fut la relation amoureuse en rapportant par petites touches de simples scènes tirées du quotidien, témoignages répétés d'affection :

"L'autre à qui l'on donnait du vent et des bijoux".

signes d'une grande sollicitude envers l'être aimé :

"L'autre (...) qu'on cherchait sous la pluie"

et d'un attachement oblatif qui va jusqu'à la damnation :

"Pour qui l'on eût vendu son âme pour quelques sous".

Les marques d'une réciprocité amoureuse sont plus rares :

"L'autre qu'on devinait au détour d'un regard

Entre les mots, entre les lignes (...)".

Cette évocation pointilliste dessine à la fois le désir de connaissance d'autrui qui passe par l'attention, dans les échanges épistoliers, oraux ou tacites, aux moindres indices révélateurs d'une personnalité, ainsi qu'une compréhension à demi-mots qui ne va pas sans une connivence certaine. La principale notation d'un amour partagé réside cependant dans quelques demandes soucieuses :

"Qui vous disaient tout bas les mots des pauvres gens

Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid".

Ce tableau d'un amour passionné vu du point de vue d'un seul des amants sans grandes preuves d'amour en retour annonce que le couple porte en germe sa défaite.

UN AMOUR MALADE

La crainte que l'amour ne s'enrhume, seul souci commun évoqué dans les trois couplets, corrobore le sentiment d'un amour malade, qui se sait en péril et qui spontanément se replie sur lui-même pour se protéger des grands froids où les passions se givrent.



Le climat automnal voire hivernal de la chanson est en adéquation avec la saison d'un amour qui s'en va, d'un amour qui se meurt.

Même au passé, *Avec le temps* n'est pas une pure chanson d'amour. L'être aimé, célébré par les multiples occurrences en tête de vers du pronom indéfini "l'autre", est égale-

ment caractérisé par cette désignation sinon par son étrangeté à la relation amoureuse, du moins par son faible engagement dans l'union du couple. Cette appellation suffirait à elle seule à infirmer la vision d'un amour fou. Mais d'autres indications viennent encore s'ajouter à celle-ci. Non seulement "l'autre" demeure un étranger, ce qui pourrait n'être que l'expression d'un désir de connaissance

absolu, mais il se cache et ses sentiments sont simulés :

"L'autre qu'on devinait au détour d'un regard

Entre les mots, entre les lignes et sous le fard

D'un serment maquillé qui s'en va faire sa nuit".

L'amour feint, paré pour jouer son rôle conçu comme un travail obligatoire ("faire sa nuit" comme l'on fait sa journée, l'amour étant chez Ferré lié au monde de la nuit garant de l'intimité) annonce par sa fausseté une plus grande trahison. Le partenaire qui n'est pas dupe de cet amour mensonger reçu en réponse révèle par sa lucidité que son propre détachement est déjà en cours. Prolonger l'illusion de l'amour (aimer et être aimé) sert à préparer la séparation pour la vivre moins douloureusement. *"Je ne vous lâcherai vraiment que le jour où, vous lâchant, mon lâchage n'aura pour moi aucune signification"*, écrit Léo Ferré. Essayer de plier soigneusement ses larmes, ses souvenirs et son spleen dans sa valise avant le départ réel est une "technique de l'exil" de dandy : s'exercer longuement au partir intérieur pour le réaliser, au moins en apparence, stoïquement et non pas sur le mode tragique.

L'AMOUR DÉÇU, LA HAÏNE

Bien que favorisée par le recul temporel, la description d'un amour qui se délite ne parvient pas cependant à établir un bilan neutre et sans passion. L'éloge de "l'autre" traduit par les anaphores s'achève sur une dépréciation où l'être adoré est déchu de son statut d'idole et ravalé au rang d'objet monstrueux parce que dépourvu de toute qualité humaine : [l'autre]

"Devant quoi l'on s'entraîne comme traînent les chiens".

Bien que le pronom relatif "quoi" soit rarement accentué dans les interprétations de Léo Ferré, le non-respect de la grammaire qui impose pour antécédent un nom de chose est riche de sens. La quiétude est loin d'être atteinte : celui qui aime encore alors que l'autre n'aime plus voit ses sentiments s'inverser par déception sentimentale. La haine, cet amour négatif, comprend maintenant l'adoration et le dévouement comme un avilissement (comparaison animale) imposé par un maître cruel. Le rejet de l'être autrefois aimé demeure toutefois discret dans cette chanson en demi-teintes (un seul vers) et n'atteint jamais la virulence et la férocité des textes relégués en annexe dans *Testament phonographe* comme l'on écarte de soi les noirs souvenirs :

"Dis-moi consbiche, tu l'as vu se courber

Ton amant et ton clebs ta ferueur et ta bile"

(L'amour est dans l'escalier)

AMOURS ÉPHÉMÈRES

Après l'amour d'un être unique sublimé,

"Ça m'a

Qu'on puiss' dire un jour

"Et quant à l'AMOUR

IL N'A AIMÉ QU'ELLE", (Ça t'va, 1962)

Ferré chante *"l'amour où l'on ne fait que passer"* (*Faites l'amour*, 1971), reflet à la fois des revendications de 68 qui prônent l'amour libre, et d'une foi en l'amour cruellement blessée qui se réfugie dans l'étourdissante valse des partenaires. Ne plus aimer, ou n'aimer qui l'on ne verra jamais deux fois, est la volonté de ne pas s'attacher pour ne pas souffrir d'une séparation où l'on perd une part de soi-même :

"Avec le temps on n'aime plus".

L'échec d'un amour fou qui s'assouplit et se dégrade de plus en plus avec les ans :

"Le samedi soir quand la tendresse s'en va toute seule".

se traduit après la rupture par une vive conscience du temps volé par la fidélité aux anciennes passions qui ne font plus que se survivre, où l'on ne vit plus qu'à demi sur le mode mineur :

"Et l'on se sent floué par les années perdues".

Le temps compté et l'impossibilité de vivre durablement un amour dans le feu de la passion justifie la multiplication des amours pour ne plus vivre que dans l'exaltation et l'embrasement du désir. Aimer dans l'instant rejoint ainsi l'amour fou dans une éthique de vie intense où aimer n'est conçu qu'à son acmé :

"Le cœur quand ça bat plus, c'est pas la peine d'aller

Chercher plus loin, faut laisser faire et c'est très bien".

Cette haute et exigeante conception de l'amour congédie même les sentiments les plus doux perçus comme un pâle succédané de l'amour qui s'éternise par habitude :

"(...) la Tendresse / Ce bâtard de l'amour qui n'en finit jamais", écrit Léo Ferré en 1956 dans une révolucion lapidaire ("La Faim est un bijou dont se parent les lèvres").

Né du désespoir et d'une urgence à jouir, le recours aux amours éphémères comme analgésique finit cependant en désespoir :

"Et l'on se sent glacé dans un lit de hasard

Et l'on se sent tout seul peut-être mais peinard".

Ce dernier adjectif est à comprendre par antiphrase et doit être rapproché de son sens étymologique "qui est en peine" tout comme le dérivé "peinard" placé dans *La Mélancolie* sur un rapport de synonymie :

"Et rentrer peinard

Et rentrer peinard".

Présente également dans l'affirmation "*Avec le temps, tout va bien*", la coexistence d'un sens et de son contraire révèle la volonté de ne pas se complaire dans sa souffrance tout en la disant. *Avec le temps* n'est donc ni une chanson d'amour fou, parce que celui-ci n'est plus guère réciproque et qu'il est conscient de sa proche faillite, ni une chanson désespérée.

UN CHEF-D'ŒUVRE EN DEMI-TEINTES

La simplicité des scènes empruntées au quotidien pour communiquer émotions et sentiments sans avoir à les nommer, la simplicité de l'écriture qui emploie nombre d'expressions courantes et recourt volontiers à la répétition de structures grammaticales, les sentiments modérés, amour au passé, haine et désespoir évoqués discrètement pour gommer leurs pointes, font de *Avec le temps* une chanson mélancolique empreinte de spleen mais non de désespoir : la diction est lente et posée, jamais entravée par une gorge serrée.

La musique jouée par un piano solo souligne ce climat de tristesse automnale avec une mélodie quasiment plane avec un très faible ambitus de 5 tons et un accompagnement qui s'égrène en arpèges progressant lentement, comme la mélodie, dans un mouvement descendant. Deux particularités mélodiques et rythmiques hautement signifiantes donnent du relief à cette musique un peu monotone. La montée à l'octave supérieure entre les deux temps de chaque unité délimitée par le retour du refrain (refrain "*Avec le temps... / Avec le temps, va, tout s'en va*" + 3 alexandrins // refrain + 4 alexandrins + 1 octosyllabe de conclusion) interrompt le mouvement inexorable vers les notes les plus graves et témoigne de la volonté de ne pas se laisser aller au désespoir. La reprise de la mélodie une octave au-dessus sonne comme un regain d'énergie, comme une respiration afin de poursuivre la narration sans céder par trop à l'émotion. Le rythme de la mélodie s'accélère enfin lors du vers 3 de chaque couplet avec un changement de mesure : les triolets (3 syllabes par temps) font place aux doubles croches (4 syllabes par temps). Cette accélération ponctuelle, le temps d'une mesure et d'un vers, peut être interprétée comme le désir de voir s'achever au plus vite des sentiments ou des moments pénibles.

L'interprétation enregistrée en studio est en parfaite adéquation avec le spleen de la chanson qui s'interdit les sentiments les plus violents. *Avec le temps* est cependant la chanson la plus malmenée du répertoire de Léo Ferré (Cf *Vinyl* 2). L'origine autobiographique explique assurément les mouvements passionnels et contradictoires de Ferré par rapport à ce texte. Parce qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre qui dit beaucoup avec peu de mots et que c'est un moment attendu du concert, cette chanson est maintenue au programme des récitals. Les souvenirs personnels l'emportent cependant parfois sur l'œuvre artistique et orientent l'interprétation vers l'une des significations possibles de *Avec le temps* :

- la voix qui aime encore se voile de larmes au souvenir d'un bonheur perdu,

- une intonation amère sur "*Avec le temps on n'aime plus*" signale le regret de n'avoir su demeurer fidèle à son amour et à un idéal romantique d'une éternelle douleur,

- la haine engendrée par un divorce long et féroce ("**68 / 73 NON STOP*", *Basta !*) entrecoupe la chanson d'insultes,

- le travail du temps exerce aussi une action positive qui permet d'oublier le passé et de continuer à vivre ("*Avec le temps, va, tout va bien*"). La chanson est alors interprétée au plus vite et parfois même interrompue avec un mot d'explication :

"Avec le temps... clac ! C'est terminé !

La femme est un être irremplaçable.

Quand elle est remplaçable, faut pas hésiter !"

- Léo Ferré peut aussi s'efforcer à chanter *Avec le temps* de la manière la plus neutre possible, d'une voix blanche, égale, sans le moindre effet, redonnant ainsi au texte son plus large éventail interprétatif comme lors de l'enregistrement studio sans en avoir toutefois la force d'impact née d'une implication réelle du chanteur.

Les thèmes universels liés à la multiplicité des sens qui coexistent dans un texte à réception immédiate contribuent à faire de *Avec le temps* une chanson éternelle.

Avec le temps est également un texte charnière dans l'œuvre de Léo Ferré qui, dans un contexte de désespoir, annonce un renouveau possible comme le fera encore *Basta!* avec plus d'originalité formelle. Après les testaments littéraires, après *La Solitude* et *Il n'y a plus rien*, *Avec le temps* et *Basta !* disent que le temps viendra bientôt de chanter *L'Espoir* par la grâce d'un nouvel Amour.

Christine LETELLIER

RÉFÉRENCES

Références discographiques des titres cités : voir la discographie établie par Alain Rived dans les précédents numéros de VINYL.

Références bibliographiques :

• *Avec le temps*, partition publiée aux Nouvelles Éditions Méridian en 1971.

• *Poète... vos papiers !*

La Table Ronde, 1956
Folio, 1977
Édition n°1, 1994.



• *Testament phonographique*

Plasma, 1980
réédité en 1989 aux éditions de
Léo Ferré, Edizioni Gufo del Tramonto.

